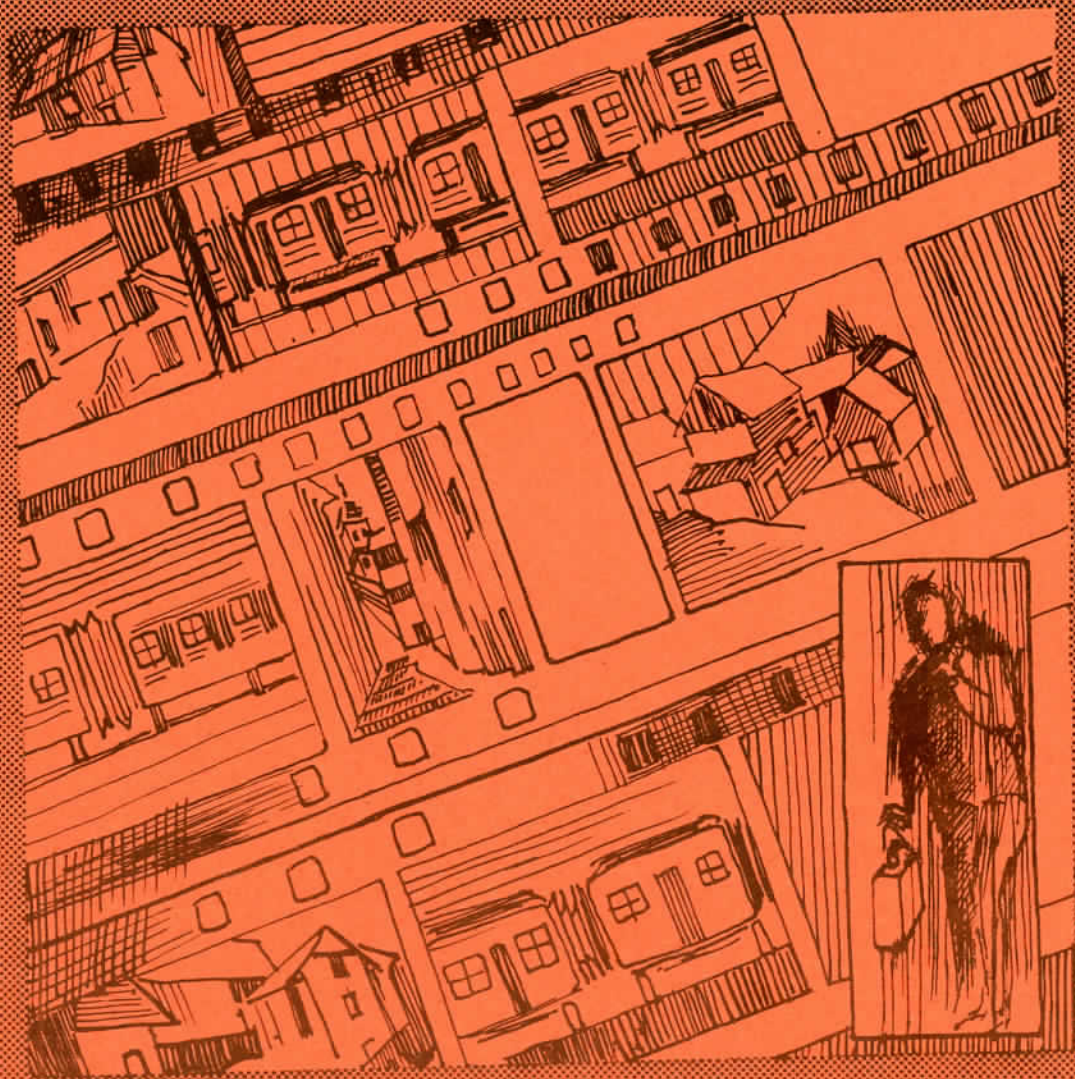


TRANSHUMANANCES 12

HISTOIRE DE TOIT



juin 1981. prix: 6 f.

histoire de toit

Film Super 8 sonore

Durée 20 minutes

Synopsis : Le prétexte du film est la recherche d'un logement par un travailleur saisonnier. Très vite cette intention s'efface devant des préoccupations imaginaires et oniriques. Dans sa "peur de camper", l'homme découvre en lui-même bien d'autres logis qu'il ignorait.

Histoire de Toit peut être aussi une contribution à l'inventaire des formes habitables d'un pays touristique.



Wladimir Rabinovitch, notre ami, est mort.
C'est peu de dire que de la mort on ne sait pas
parler, sauf à rappeler la vie, l'oeuvre. Il
faut le cynisme des professionnels de la nécro-
logie pour s'en acquitter. Mais après l'hommage
d'un jour, pour nous, rien n'est fini. Nous choi-
sissons la mémoire, les mots, les projets, la
présence et pour l'instant le souvenir silencieux.

"Celui qui veut seulement dans une certaine mesure arriver à la liberté de la raison n'a pas le droit pendant longtemps de se sentir sur terre autrement qu'en voyageur... Sans doute un pareil homme aura des nuits mauvaises, où il sera las et trouvera fermée la porte de la ville qui devait lui offrir un repos... Alors peut-être l'épouvantable nuit descendra pour lui comme un second désert sur le désert, et son coeur sera-t-il las de voyager!"

F. Nietzsche

avertissement

Histoire de toit est le texte d'un film qui aurait voulu montrer l'errance du saisonnier en quête d'un logement. Mais, voilà, l'image a suivi son petit chemin d'image et les mots ont taillé leur route vers ailleurs.

L'acteur raconte sa vie, comme on dit. C'est-à-dire que des fragments de ce qui a pu être sa vie, des bribes, des mots-dits comme il y a des lieux-dits, répondent au rythme de la marche. L'imagination glisse à la surface du bitume, se laisse égratigner par le gravier.

La mousse et l'herbe tendre n'existent plus depuis longtemps.

La foule multicolore des touristes heureux lui rappelle ces adultes auxquels il s'adressait et qui le laissaient sans réponse. Sa voix est comme ces jambes qui se dérobent dans les rêves, au moment où on en aurait le plus besoin. Il guette la Rencontre. Peut-être le refuge la lui donnera-t-il? Mais du gîte il ne sort qu'un groupuscule de petits bourgeois teigneux, propriétaires jusqu'à la pointe du piolet.

L'échec serait complet si le marcheur infatigable ne déplaçait pas, sans même la voir et sur quelques mètres seulement, une peine qui ne lui revient pas, mais qui s'accroche à ses pas et à sa mémoire.

Le héros du film c'est finalement la valise de l'acteur. Elle, elle ne déjoue pas la caméra. Elle est stable, elle est pleine d'attentes. C'est le puits de la mémoire. Son eau, limpide ou trouble, coule toujours hors de propos.

De l'image + des mots = deux fois plus d'occasions de faire de la pose, d'aligner des phrases toutes faites, pesées, vidées. Le contre-jour et le mot d'ordre, l'image qu'on ne peut se retenir d'enfermer dans la boîte noire, parce qu'on ne sait pas regarder autrement ni ailleurs, les mots qui se présentent, spontanément, naturellement croit-on, tout cela menace de transformer le film et sa voix en parade, en chant de guerre "à la gloire cliquetante du stéréotype".

Le pays touristique est une jungle stéréotypée. Imaginez un peu. Les pouvoirs et ceux qui les exercent sont en vacances. Avant de partir, ils ont branché le pilotage automatique. Avec eux et sans eux, ça parle toujours, ça produit quand même, la télé ronronne, la presse quotidienne continue ses appels à la délation et au meurtre. L'imprévu est programmé.

Si rien ne rendait cela fragile, nous ne percevrions même pas la pacotille de cette idéologie de cartes postales et l'amnésie des guides historiques. Il n'y aurait plus rien à voir, que des signes, des événements empâtés, confortables.

Voilà, il y a encore des ombres que la clarté touristique n'absorbe pas; il y a encore des chemineaux dans les avenues du passage climatisé. Nul doute que le format super 8, celui des touristes précisément, celui des voleurs d'images, puis se rendre aux mêmes lieux, aux mêmes êtres une identité et une exactitude qui ne devront rien au spectacle ou à l'apparence.

A la suite d'Histoire de toit, mais autour d'elle, quelques "nouvelles", sorties tout droit de la valise de carton bouilli du film.

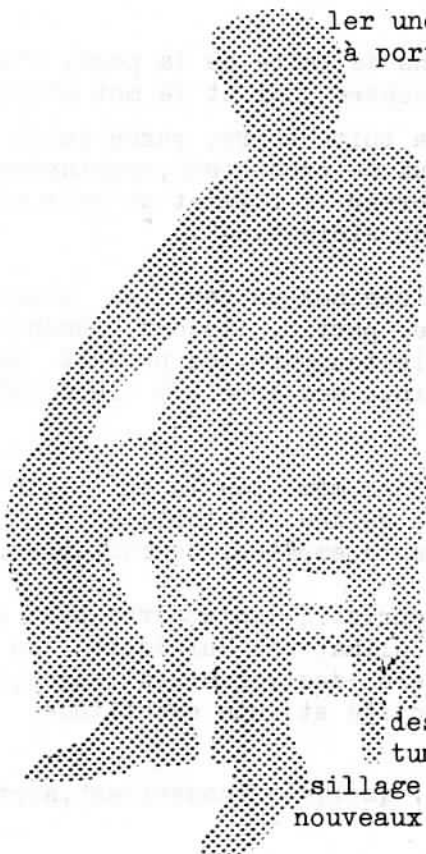
prélude à une

Histoire

On attend une maison, un toit, un endroit où l'on va enfin trouver le repos, la chaleur, mais après chaque étape il faut repartir. Une "Histoire de Toit" c'est aussi et d'abord une histoire de rue. La maison, cette "manière de voir le monde", on l'entrevoit. C'est cette fugacité qui fait le spectacle.

de Toit

Un homme, un saisonnier, arrive en gare d'une petite ville de montagne. Comme tout voyageur il porte une valise. Dans celle-ci il doit y avoir un tas de choses. Sinon à quoi bon trimballer une valise? Pourtant elle semble légère, agréable même à porter.



Le personnage est discret. Pourtant la caméra ne le quitte jamais. Et cette discrétion devient inquiétante. Sa marche emprunte des chemins solitaires où le bercement infini du train, ses pas réguliers, une fois seulement troublés par la peur d'un croque-mitaine, résonnent comme le clapotis d'une éternelle rivière souterraine, s'insinuant, invisible, sous nos pas.

A l'approche des roulottes les villageois poussaient les verrous et se précipitaient derrière les vitres. Au passage de l'attelage, le rideau retombait, dissimulant un regard haineux et pourtant fasciné par cette maison mouvante. Aujourd'hui, de nouveaux attelages sillonnent les routes. Qui prête attention à ces hommes qui pour s'abriter sous le couvert d'un bois n'hésitent pas à traverser la solitude des grandes villes et s'élancer sur les rubans meurtriers de bitumes? L'homme ayant suivi depuis quelques temps leur sillage bleu, l'instant d'une douche, partagera la vie de ces nouveaux nomades: les campeurs.

La quête d'une "convivialité" rend-elle l'homme invisible? Après un bref séjour dans l'Alpage, il reprend le sentier. Passé la dernière cabane du berger, il continue vers les sommets. On lui avait dit que là haut il rencontrerait les Hommes, mi-dieux, ceux qui-savent. On lui avait dit que, dans le silence de la montagne, ils parlaient de grandeur, force et de sagesse. C'est au couchant, quand les dernières lueurs du jour s'estompent sur les plus hautes crêtes, qu'il découvre leur demeure. Le refuge est coincé entre le bord du glacier et la paroi de rocher. Il a d'abord cru s'être une fois de plus égaré. Mais ce sont bien des représentants de la race des Seigneurs qui logent dans ce refuge. Ils sont bien plus préoccupés de technique et de mesure de la force à vaincre le vertige, que par cette ombre qui vient de rentrer en même temps que la brise du soir... "La porte!..."

Le froid! Le vent glacial qui lèche, puis qui mord, voilà l'ennemi.

Est-ce le dernier des hommes que nous accompagnons? Celui qui survivra au temps de la grande glaciation. Il sent le monde frigide crisser sous ses pas.

Convaincu qu'il n'était sûr de rien, il guida sa chute vers un tas de déchets de la société, immondices de l'ère industrielle accumulés au pourtour de la cité. Fatigué de tant de pas, il se prévient du Grand Refroidissement. Dans un réfrigérateur, comme d'un simple tonneau, la porte soigneusement refermée, il attendra. A l'aube du printemps, quand sur les villes cristallisées, le vent du nord détourné vers d'autres cieux, tombera, des carcasses de réfrigérateurs, sortiront les survivants. Ceux-là qui dormaient agissaient et participaient clandestinement à la naissance de l'aube.



HISTOIRE DE TOIT

C'est vrai le rythme de la chanson ira-rait bien avec celui du train. "Je suis né dans un petit village qu'a un nom pas du tout commun..." Souvent, à mi-chemin du sommeil, j'aime me raconter ma vie, me rappeler tout ce que je n'ai pas fait. C'est une histoire comme une autre que je ne me décide pas à conclure. Pour l'instant, je me laisse bercer par les cahots de la voie ferrée, je crois que je suis immobile et que c'est le paysage qui défile docilement.

Les vedettes de la télé qui veulent se donner l'air d'avoir vécu disent volontiers: "Moi j'ai fait tous les métiers!" Bien que je ne sois pas vedette, j'ai fait toutes les saisons, j'ai planté des parasols sur les plages encombrées de viande rôtie, j'ai gardé un parking pour millionnaires, j'ai fait la plonge et transporté des casiers à bouteille, j'ai été veilleur de nuit dans un hôtel, j'ai vendu des glaces, des cacahuètes et des pochettes surprises, j'ai été passager clandestin à bord d'un bananier et chef d'escadrille chez les poissons volants.

Personne ne peut dire qu'il ne sera jamais C.R.S., mais je n'ai encore jamais été C.R.S.

Selon à qui je m'adresse je dis "je cherche une piaule" ou bien "auriez-vous une chambre à louer?" J'ai changé aussi souvent de logement que de boulot et une suite princière ne me fait pas peur bien que je sois davantage habitué à des murs tapissés de vieux libé en guise de ciel de lit.

Bonjour madame, oui?, non, ha je n'ai pas le profil touristique, j'ai un air louche, mais je n'ai qu'une pauvre valise de permissionnaire, pourtant je ne suis pas difficile.

J'ai des pauvres idées grisâtres qui me trottent dans la tête quand je vois la foule. Je suis un gosse pendu à la main de ses parents indifférents qui s'en vont de leur pas d'adultes, alors que je trébuche et m'envole; je suis un autre gosse qui cherche à percer le brouhaha des grandes personnes pour être entendu et ce qui m'inquiète c'est que je n'entends pas ma propre voix: vas jouer coco; je suis toujours de trop dans cette foule qui marche vers moi, me fonce dessus, et m'évite au dernier moment; je monte, je descends des escaliers, des marches, je passe des portes et je suis seul.

Les gens se parlent et se sourient; par fois j'intercepte un regard comme s'il m'était destiné, et cela me suffit pour rêver un bon moment. Cette foule bien vivante est pour moi une énigme. J'entrevois ses grimaces et ses clameurs m'assourdisaient. Cependant, dès que je veux regarder avec un peu d'attention ce théâtre qu'elle joue, il n'y a plus que du vide et des ombres qui s'esquivalent derrière des murailles; dès que je tends l'oreille pour saisir des conversations, le silence se fait. La foule existe au moment où je ne fais plus attention à elle. Je voudrais percer le secret de toutes ces existences qui tremblent ainsi dans la lumière, couler mes pas dans leurs pas, suivre chaque histoire de son origine jusqu'à son terme, avec toutes ses gloires et toutes ses avanies. Ha! Fondre mes mots dans les paroles de cette foule et apprendre d'elle mille drames héroïques et insignifiants.

Mais quelle horde voudra bien de moi sous son toit? La meute des guerriers a fui depuis longtemps. Sans doute nous observent-ils de quelque hauteur, montés sur leurs petits chevaux rustiques, mais le paysage est mort, ruiné, abandonné au soleil.

Un jour, j'étais encore enfant, j'étais couché, malade. Et quand on a la fièvre, on a plein d'idées bêtes et drôles qui s'acharnent dans la tête. En ce temps-là, c'était il y a très longtemps, on gavait les petits garçons et les petites filles d'histoires d'enfants perdus, de pauvres saltimbanques, sur qui s'abattaient toutes les calamités du monde. J'étais sur la route et la route ne finissait jamais

Je traversais les villages sans voir personne. Tout était flou et voilé. Alors je continuais à marcher jusqu'à ce que la poussière me fasse un masque opaque que je n'arrivais plus à percer. Je me couchais ici ou là, n'importe où faisait l'affaire. J'ouvrais mon baluchon avec des précautions amoureuses. Dedans, il y avait tous mes mots préférés. Parce qu'à chaque fois que je prononçais un de ces mots que je ressentais comme une caresse plutôt que de le laisser s'envoler, je le serrais dans une serviette. C'était des mots comme héliaanthème, floralie ou ca-suistique. Vraiment, j'avais une belle collection de mots bien vivants et chantants, malgré leur captivité.

Le rêve qui me repose le mieux de ma marche solitaire, c'est celui-ci. Je suis dans un grand lit spacieux et je n'en sors plus. Je ne me lève plus. Je vis dans l'immobilité et la pénombre. Dès que je me tire les couvertures par-dessus la tête, alors je glisse avec volupté dans un sommeil léger, attentif, un sommeil de félin. Sinon, je commande tout de mon lit. A l'aide d'un grand bâton j'attire ou je repousse une famille de petites tables roulantes, garnies de viandes rôties et de fruits confits. Mais je ne mange pas, c'est seulement pour le regard. "Je ne me lave pas, mais je ne me salis pas. Si je me sens sale quelque part je frotte l'en droit avec mon doigt humecté de salive". Je vois la rue et les gens qui passent raides comme des automates, je vois les montagnes aussi, derrière lesquelles le soleil n'en finit pas de basculer.

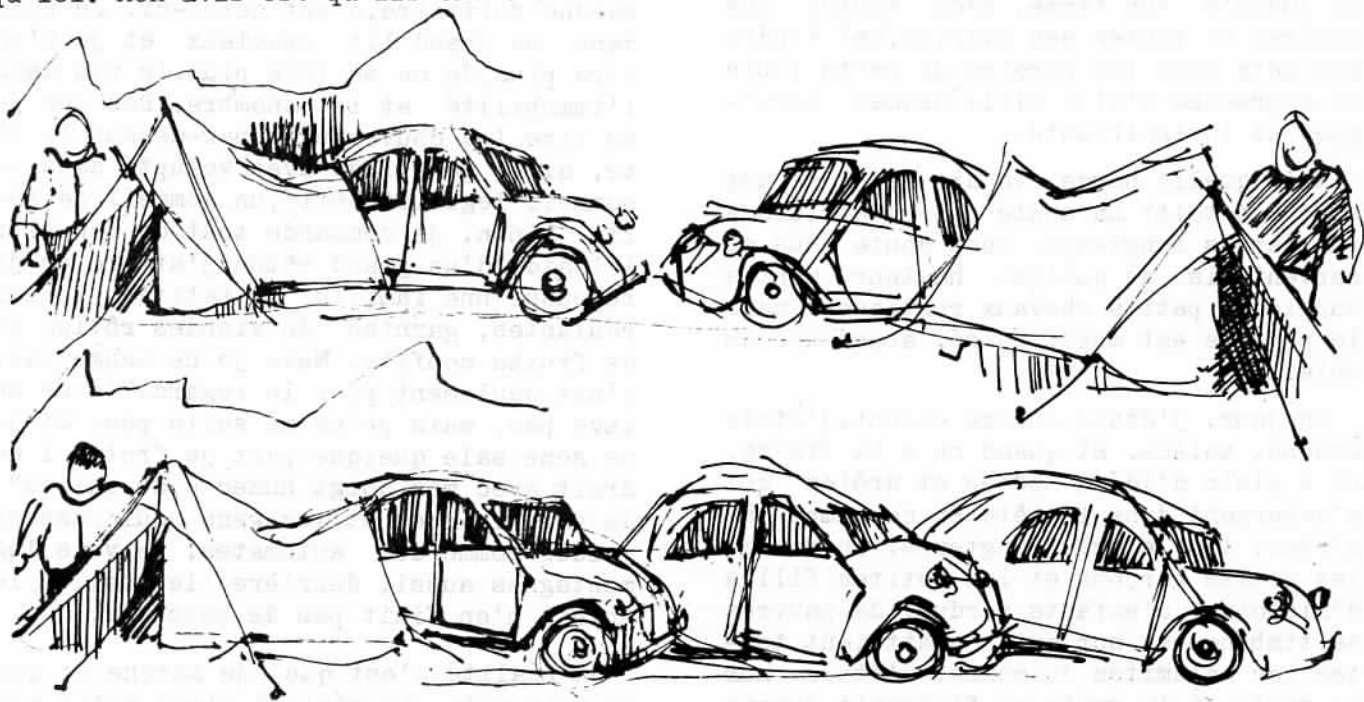
La réalité c'est que je marche et que je suis sale. La réalité c'est qu'il n'y

a pas d'intermédiaire entre la liberté absolue de marcher jusqu'à épuisement du corps et l'angoisse absolue de trouver un abri pour cette nuit. Non, pas de commune mesure entre la voûte du ciel nocturne, tapissée d'étoile et l'exiguïté carcérale de mes logis.

J'ai vu le campement de loin, de loin j'ai vu comme une drôle de lueur. Ce sont eux, sûrement, les hommes bleus, ces fiers guerriers qui n'opposent qu'une fine toile à la morsure du soleil. Ce sont les hommes bleus qui n'ont pas hésité à traverser de longues étendues bordées d'usines menaçantes crachant des nuages venimeux. Ils ont déjoué tous les pièges mortels de la civilisation pour arriver jusqu'ici. Mon avis est qu'ils ont bien mé-

rité ce séjour dans l'Eden. Ils sont sortis grandis de leur conquête. Rien ne semblait pouvoir les arrêter, si le couvert de ce bois ne les avait séduits. Et les voilà, pacifiés, sur le point d'inventer un nouvel art de vivre. C'est quelque chose de jamais vu, une oeuvre fantastique qu'ils façonnent devant nous, comme ça, l'air de rien. A coup sûr, le monde bientôt leur appartiendra.

Ils sont venus à bout du désert. Celui qui n'est pas passé par les mêmes épreuves leur est étranger. Leur grandeur les éloigne de nous. Ils gardent un oeil pointé vers les solitudes industrielles et les cultures acides pour lesquelles tôt ou tard ils repartiront.



Et moi, qu'est-ce qui me pousse à suivre le chemin, dès qu'il se présente et promet de conduire plus loin, encore plus loin. La loi est écrite: tout sentier conduit à une maison. Et une maison, c'est d'abord une manière de voir le monde. Ça me rappelle, comme ça juste en passant, l'histoire de ce réprouvé volontaire, un déserteur en somme qui, après des jours et des jours de cheminement hasardeux, au milieu de forêts carnivores, est finalement arrivé à la grotte. Je dis LA grotte parce que c'était réellement la caverne primitive, pas celle d'Ali Baba, mais la matrice, là où l'on boit la bonne vieille soupe des origines, là où l'on ne fait rien d'autre que se nourrir en sentant monter en soi des forces inimaginables. Il était tellement heureux d'être parvenu là qu'il ne s'est pas tout de suite aperçu qu'il se produisait là un peu moins de choses qu'au bord d'un marais, quand une grenouille plonge dans l'eau ou que les araignées inventent des figures de ballets aquatiques. Bref, il s'est rapidement ennuyé à mourir, de sorte qu'il guettait les bergers et les bûcherons pour leur demander des nouvelles du monde. Ils se sont moqués de lui. Faut dire aussi qu'il commençait à être couvert de mousse et de champignons. Ils lui ont fait passer des prospectus publicitaires en lui certifiant que c'étaient les journaux de la semaine. Il les a crus. Il a cru longtemps que les gadgets brillants et colorés des réclames étaient les derniers événements politiques. Dix ans plus tard, plus couvert de lichen que l'écorce de l'arbre, il est redescendu dans la vallée. Eh bien, c'est là qu'il faut rire, il savait déjà qu'on y avait

fait une autoroute, il savait déjà qu'il n'y avait plus une seule place libre pour une maison préfabriquée supplémentaire. Comme il était entièrement végétalisé on ne l'a pas trop remarqué.

J'ai failli m'égarer. Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu, mais le seul moyen de rendre populaire une idée aberrante, c'est de la raccorder à l'instinct. C'est pour ça qu'on est toujours vaguement pensif devant un blockhaus et que l'armée nous paraît un tout petit peu moins inepte que d'habitude, parce qu'elle a su mimer les formes de la vie.

Sans prendre plus de précautions je vais lâcher le maître mot que je me répète en marchant. C'est "convivialité", un mot qui fait savant à défaut de l'être vraiment. C'est le motif de ma quête. Je cherche les derniers acteurs du "savoir-vivre-ensemble" et chaque pas que je fais me confirme qu'ils ont depuis longtemps fini de jouer. Je marche seul pour ne pas les effaroucher. J'aimerais seulement les apercevoir, même de loin, saisir leurs silhouettes dans le soleil, et peut être, en me cachant derrière les buissons, m'approcher de leurs maisons, et entendre leurs voix. Quel humain aujourd'hui fait encore honneur à son nom?

Ou bien, je m'approcherais lentement, presque insensiblement, de cette eau qui coule dans un chenal de bois, et je surprendrais la toilette matinale d'Eve, peignant sa chevelure douce comme le feuillage du mélèze. L'eau sans cesse agitée lui communique son tremblement. Dans l'é-

Trois petits hommes dans la valise du marcheur qui cherche un chemin à travers la foule et la forêt, trois petits hommes qui sortent tour à tour de son ombre, quand il change brusquement de direction.

L'homme-couché tout d'abord. L'homme-couché va mourir et cette perspective anéantit le monde. Il est le monde, il n'est plus qu'une mémoire, au privilège de l'enfance, limite franchie de la névrose. C'est une subjectivité loquace et pudique, dont témoigne par moments cet homme rencontré dans Malone meurt de Samuel Beckett, auquel sont empruntées quelques phrases d'Histoire de toit, mises entre guillemets.

L'homme-couché meurt, souffre, ne parle que de sa douleur, et ça n'est pas spectaculaire. Rien que des mots. Sans les écraser, pas de place pour le sanglot héroïque, la lamentation, le morceau de bravoure.

Cet homme-couché meurt, lui ou ce reclus volontaire, involontaire, lui ou ce blessé. Il meurt lentement. Ça peut même durer des siècles. Et alors il nous parlera pendant des siècles de cette vie qui s'en va, de son désespoir, de ses sursauts.

L'homme-couché n'a plus rien à faire. Tout est perdu. Sa fuite est sa souffrance. Son isolement intégral fait que la simplicité de ses mots, le dépouillement de ses phrases ont une portée générale. Ses cris restent articulés, intelligibles. Ils appartiennent à ceux qui s'y reconnaissent. L'homme-couché, occidental et fils de pillards, homme qui meurt dans une chambre banale, mais finalement confortable, à qui rien n'a été refusé, renvoie à toutes les morts sans alibi poétique, par la torture et la famine.

L'homme-assis-dans-le-monde condamne le précédent, ce déserteur inepte, irresponsable. Lui, ne refuse aucune des expressions consacrées par lesquelles on se rapproche de l'Autre, au point d'en soulager sa conscience. Il est "politique" puisqu'il adhère aux arguments réputés politiques prédisposés par un parti. Il est "informé" puisqu'il lit les journaux et regarde la télévision. Il est "sensible" enfin

puisqu'il ne supporte pas la vue des photographies "insoutenables" d'enfants au ventre ballonné ou des disparus dont la mer parfois regurgite les corps décomposés par la main du bourreau dans le petit matin des flashes électroniques. Il vit avec son temps, l'homme-assis-dans-le-monde, dans l'actualité, nouveau fétiche. L'actualité, ha, ha, l'histoire en formation, réduite à des comptes-rendu répétitifs.

L'assis-dans-le-monde est évidemment malade de la distance, de ce qui menace de lui échapper, au-delà de sa télé dont l'image vacille. Multipliant l'énoncé des grands principes, les proclamations morales, accumulant les mots d'ordre, il conjure l'espace et devient selon les circonstances combat tant de la faim, artisan de la paix, semeur d'étoiles, etc. A l'inverse de l'homme-couché qui, ne parlant que de lui-même, se servant de son corps comme écritoire, parvenait à donner à lire un pays beaucoup plus vaste, l'homme assis, ébloui par la ronde des stéréotypes, est réduit à l'insignifiance et à l'abstraction .

L'homme-debout est-il encore possible ? Héros sans être martyr, militant sans parti, saint sans apologiste, politique sans Etat, guerrier sans machine de guerre... L'homme-debout, transparent, d'un geste n'at tend aucune plus-value. Mais comment parler sans investir, sourire sans chercher à séduire, comment bâtir sans construire des bunkers.

Les trois hommes sont dans la valise. Pour l'un d'eux, il va bien falloir choisir. Quel homme peux-tu être, marcheur solitaire, celui qui ne marche plus, celui qui s'aide de béquilles ou celui qui danse?

"Voyageur, qui es-tu? Je te vois aller ton chemin, sans sarcasme et sans amour, avec ton regard indéchiffrable... Qu'es-tu allé chercher là-bas au fond?... Repose-toi ici, ce lieu est hospitalier à tous, délassé-toi. Et qui que tu sois, dis-moi ce qui pourrait te plaire... Tu n'as qu'à parler; ce que j'ai, je te l'offre. -Délassement, délassement, ô curieux, qu'as-tu dit? Donne-moi, je t'en prie, donne-moi... -Quoi donc? Un autre masque, un second masque!"

F. Nietzsche



paisseur des lambris, ce sont mes veines qui se dessinent. Pourquoi est-ce que je tremble moi aussi? Plus haut, le troupeau pâture déjà et dans un instant le soleil va bousculer l'entente des chalets et de l'ombre. Le charme sera rompu. N'y pensons plus, ce monde là a fui. Eve marche sûrement depuis longtemps et j'ai peu de chances de jamais la rattraper.

A bien y réfléchir la grande fraternité des hommes de la montagne, entre eux et envers la montagne, n'est pas plus vraie que les placards publicitaires pris pour la réalité de tout à l'heure.

Le berger, cette mémoire du monde, cet homme de coeur disparaît lui-aussi. Sa belle image est réduite en poussière. Une autre l'a remplacé. Il se chauffe avec les planches des chalets comme s'il était pressé de les voir s'effondrer. Il transforme les derniers chalets encore debout en parc à moutons et démonte leurs portes. Il a les pieds dans la nature mais la nature est son ennemie personnelle. Vaut-il mieux que le prédateur touristique?

Tout ça finalement ça m'a porté au moral, toutes ces déceptions. Je suis resté longtemps prostré, insensible à la course de l'ombre et de la lumière. Et petit à petit des scènes familières ont recommencé à circuler dans ma tête. J'avais besoin de revoir les choses une par une pour comprendre le monde ou du moins pour me risquer à nouveau dans ses sentiers. J'avais envie de mots simples, sans vernis, une sorte de souffle retenu. Ce serait par exemple marcher au printemps dans une ville claire plantée d'arbres

en fleurs, ou l'odeur de la terre juste après la pluie, enfin quelque chose de très simple mais d'essentiel que résumait parfaitement les poèmes japonais.

Un papillon obscurcit le ciel.

Un grain de poussière couvre la terre entière.

Pas besoin de roulements de tambour ni de proclamations solennelles: quelques mots suffisent pour faire le tour du monde. Et ces mots suppléent la lenteur de ma marche. Ou bien, est-ce que j'ai bougé depuis tout à l'heure? Le piétinement et les tourbillons de poussière me maintiennent immobile. Ou bien, est-ce le sol qui défile sous mes pieds?

Verrais-je bientôt la lumière à la fenêtre et le lieu où entrer? Existe-t-il seulement? Un jour "je me suis endormi. Or je ne tiens pas à dormir. Il n'y a plus de place pour le sommeil dans mon emploi du temps".

J'ai eu brusquement envie de dormir. Je venais de ramasser un journal qui traînait par terre et racontait que les travailleurs immigrés, dans leurs foyers de travailleurs immigrés, payaient 500f pour 6 m², avec interdiction de tout, sauf de dormir, s'ils y parvenaient. A ce moment là, j'ai vu la lumière et je me suis dirigé vers elle dans l'obscurité qui multipliait les obstacles.

Mais ce qui compte aujourd'hui ce n'est pas le confort, mais le bonheur. Les derniers bienheureux ont été obligés de s'exiler bien loin pour le goûter entièrement. Le bonheur est un soleil précaire qui s'ombrage de tout et de rien, d'une lassitude, d'un mot prononcé trop vite, d'un regard de battu. Les bienheureux,

trop attentifs à leur propre respiration ne peuvent pas se prêter à l'écoute des petits naufrages personnels, des chagrins et des ampoules de l'âme. Ils flottent, pour dire exactement, hors de l'air et hors de l'eau, hors des passions et des vertiges communs. Ce n'est pas cette bonne habitude de l'hospitalité qu'ils refusent au voyageur, mais ils le voient comme un épouvantail asservi de multiples pendeloques figurant des scènes de famille et des allégories militaires, comme autant de menaces à leur béatitude.

Comment prendre congé? Oh, ils ne font pas ça méchamment. Je représente trop pour eux. Plein d'images gigotent dans ma valise. C'est un petit théâtre miniature dans lequel ils se reconnaissent trop clairement.

Enfin, on se laisse toujours captiver par les étoiles, même si elles se révèlent après coup être une semoule insignifiante. Mais c'est vrai que la lumière est belle dans la nuit quand ne campent autour d'elle que des demi-anges déchus.

Arrivé là, j'ai besoin de vérités très générales: les papillons de nuit craignent le grand jour. Il faut apprendre à se satisfaire de la banalité extrême.

Subitement ce sera l'hiver. Tout sera saisi en plein vol, les dernières fleurs, les dernières couleurs et les mots ultimes. Tout sera brisé, mais on ne le saura pas tout de suite. On ne le saura qu'après, parce que le gel aura déposé partout des fissures imperceptibles. La ville sera belle et naturelle, c'est-à-dire ruinée. Les passants montreront des visages tronqués, bouches tordues et lunettes

brisées, clignotant derrière les vitres opaques et les pans de murs lézardés. Il est trop tard pour frimer, car tout capitule déjà. Le vent du Nord soufflera assidument. Le froid prendra les joues et le menton et le moindre mot sera une prouesse d'articulation. Tout sera trop proche, infiniment proche, dans cette lumière intolérable. On croira tout pouvoir atteindre rien qu'en étendant la main, et tout se tiendra plus loin que jamais. Alors on voudra être partout à la fois, avoir mille corps présents sur mille montagnes, un corps souriant, un corps éclatant, un corps jaunissant et léger comme les feuilles, un corps visqueux, glaiseux. Mais on a toujours feint de croire qu'on n'avait qu'un seul corps. Bien sûr puisqu'on n'a qu'une valise. Le paysage est pincé dans la porte. Comment tout cela sera-t-il après moi?

Tip, tap! comme un coeur, le bruit du pas du marcheur. Le pied glisse sur le cailloutis. Moi, je ferme les volets, mais je reviendrais. Je suis là. Cent mille fugueurs avec moi, un milliard de déserteurs...

Fuyez, fuyez, le commencement est proche.

René Siestrunck

Désert... ion ?

Une "désertion" peut être aussi une errance. Mais errer à "multiplier les champs de vision(s)", comme disait l'autre..., ne fera en rien surgir le "voyage-désertion" qui habite les "zones dangereuses" cervicales. Et l'en extraire est difficile et douloureux.

Le "voyage-désertion", quel qu'en soit le prélude, t'habitera toujours. Et c'est la tête qui en est le refuge, le "toit-toi".

Tâcher alors d'en échapper, parfois, afin de faire place au "toi" que l'on recherche et l'y abandonner. Ne pas craindre les brûlures du soleil, ni les avanies du froid et du grand vent. La peur de "camper" serait-elle la maladie de ce siècle?

"Ami, le désert n'est pas un lieu définitif. C'est une étape..."

Evocation. Un train sifflant aux oreilles des planètes de désert. Un train, "fugue-fuyante", et moi je suis dedans, pour n'avoir pas choisi le risque d'une route.

Alors je fuis. Je fugue. Je déserte des chemins d'existence(s), et en outre ceux de la rencontre banale ou violente dont il m'arrive d'avoir peur.

Je déserte pour n'entendre plus que le hurlement du vent dans les abîmes...

"Un jour, un jour bientôt peut-être un jour j'arracherai l'ancre qui tient mon navire loin des mers. Et avec la sorte de courage qu'il faut pour être rien, je lâcherai ce qui me paraissait être indissolublement proche".

Claire PASCAL

nouvelle...nouvelle...nouvelle...nouvelle.

CORMORAN ACIDE

Déjà la première ombre s'affirme. La lumière se révolte, la matière se rétracte. Chante le feu et vive la lumière. Le bois flambe gaiement. De temps en temps, une étoile filante jaillit. Mario écrase le charbon rougeoyant qui mord le plancher, rajuste les bûches dans un ordre moins explosif et se perd dans la contemplation de formes fantastiques, nuages flamboyants et couleurs oubliées.

Mario travaille.

Jadis Mario affirmait en se baignant en un pays neuf dont l'air transparent l'imbibait: "Ici, respirer est un travail. Rien que respirer, à fond, isoler chaque odeur, chaque parfum, ester et suc, rien que cela est déjà un travail". Et il restait des heures dans cette béatitude, les yeux fermés et l'esprit commandé à maîtriser son souffle. Il voyait ses poumons comme des tamis délicats, des filtres subtils dont il faut ménager la sensibilité.

Mais quand Mario dit "je travaille" et que vous le surprenez à son balcon, les yeux tournés vers quelque tache brune dont l'automne parsème les ravins, il ne se moque pas de vous ni de vos horaires et de votre vie de fonctionnaire, vous qui n'ouvrez jamais les yeux sur rien

qu'on n'ait auparavant attiré votre attention dessus, sur ce rien là, bijou que vous laissez ternir, signes dont vous tardez à vous emparer et qui, trop tard, maintenant s'effacent; il ne se moque pas de vous, il ne vous plaint pas non plus. Il vous aime, bien que vos questions répétées l'exaspèrent.

Car naturellement les longues plages de temps vous effraient dès qu'elles excèdent la durée d'un week-end. Passé deux jours d'inaction - Mario dirait dans son jargon, d'heures de présence, d'heures pointées, d'heures perdues qui rapportent... - l'angoisse vous gagne. Comment comprendre Mario pour qui la plus petite unité de temps est le mois quand vous comptez en minutes?

Mario ne se contente pas de respirer l'air du temps. A force ses poumons deviendraient de lisses émeraudes caressantes. Mario écrit, en pure perte, des mots qu'il lâche dans l'espace, des mots libres qui filent comme de gros nuages blancs dans un ciel d'été. Il n'écrit pas de romans, il n'écrit pas à sa logeuse, il n'écrit pas une synthèse de l'histoire universelle, il n'écrit pas pour être lu. Il écrit parce que c'est pour lui le seul moyen de rester en accord avec le monde ou ce qu'il en subsiste. Une petite musique doit s'élever, timide et vite étouffée pour disparaître dans le grand tumulte. Il écrit parce qu'il ne sait rien faire d'autre. C'est écrire ou la relégation, Cayenne ou Sing-Sing. C'est son rêve à Mario qu'un jour son écriture révèle les bouleversements du monde et ses couleurs factices et l'incendie des montagnes et des plaines.

Pour ses voisins, Mario fait des "de-

voirs", poursuit d'impossibles études, à longueur de pages consciencieusement noircies ou bleuies, selon le jour, d'une écriture acharnée et irrémédiable.

Mais les semeurs d'angoisse - les propagandistes du travail aliéné dit Mario - lancent en tous sens de petites flèches qu'il ne parvient pas à éviter. Des questions se posent à propos de ce qui devient un "travail" comme ils disent, un travail comme un autre ou une jouissance ce qui est peut-être pire. Quand jouit-il et quand travaille-t-il? Mario commence à rassembler les feuillets épars, à les corriger, à les annoter, à compter les pages qui prennent pour titre "lettre à ma concierge", et "synthèse de l'histoire universelle". Dès lors ce sont des liasses encombrantes qui verrouillent les portes et boivent le soleil. La maison, vaste caverne lumineuse, repère astral, mordoré et chatoyant, ressemble maintenant au grand livre d'un comptable bilieux. Qu'est devenue l'écriture, ce flot inconséquent?

"Je ne suis pas l'homme d'un livre, d'une histoire, d'une oeuvre" tempête Mario, "je ne suis qu'un baladin, un artisan de l'éphémère, un passager clandestin sur le voluptueux vaisseau du verbe". Voilà que même ses dénégations et ses divagations s'organisent en phrases, en paragraphes et en chapitres.

Mario n'écrivait sur rien, s'apparentait avec l'infini. Contempler un coucher de soleil était toute son oeuvre. Las! Ses voisins l'ont batisé "écrivain".

Mario ne sort plus. Les nuages passent sans lui. Son cosmos est mis aux enchères.

res, conquis peu à peu par les rames de papier moucheté de sa très fine, toujours plus fine écriture.

Le feu, le feu ne résout rien. "Trente ans de ma vie d'écriture -j'ai dû les compter- sont partis en fumée. Je suis prisonnier du temps. Chaque mot désormais se rangera dans une mémoire, se comparera à un passé".



Et Mario pleure, gémit, se déchire le visage. L'eczéma le mange. Il n'a plus un sourire pour la saga des nuages ni de clin d'oeil pour les solitudes flamboyantes de l'hiver. Ses fenêtres restent closes sur un froid désinspiré. La maison s'assombrit comme ses pensées, les voûtes flageolent, les poutres ploient et laissent voir dans leurs veines des camaïeux désespérés de brun clair jusqu'au noir. Nulle petite flammme agile pour danser sur les murs décrépis, saignant la chaux.

Mario sort le soir, jusque très tard. C'est devenu un homme dans le monde qui rencontre ses semblables (ses semblables vraiment?), regarde la télévision et écoute de la musique. On l'a même vu danser, avec une grâce pachydermique, mais c'était danser. Comment le loup pourrait-il être gracieux parmi les agneaux?

Sa révélation et sa perte fut de voir, lors de quel film donc? ce pianiste aveugle, jouant devant une fenêtre ouverte,

avec pour seul auditeur un jardin à l'an glaise, fouillis rigoureux avec son petit peuple de fauvettes et d'écureuils. Le son coulait vainement, se mêlait au balancement des feuillages et à la conversation des oiseaux. Rien n'écoutait, tout écoutait. La musique était un bruit parmi les autres, sans que lui fût accordé une attention particulière. Le soleil et la conquête caressante de l'ombre rythmaient ce concert improvisé.

Ce piano trottait dans la tête de Mario. Il allait se mettre au piano et jouer. Jouer serait son travail, en pure perte, pour la forme, pour l'accord, enfin irrécupérable. Jamais les sons ne s'accumuleraient pour l'étouffer. L'espace se dénouait dans son inspiration.

Les débuts furent douloureux mais il parvint très vite à tout déchiffrer. Tout ce qu'il jouait, Schumann de préférence, lui rappelait l'égrènement cristallin du sable d'un ruisseau. Ni commencement ni fin.

Un flux inqualifiable qui s'échappait des fenêtres grandes ouvertes sur la montagne et s'appropriait tous ces bruits qui ne sont que de passage, un cri, un tintement lointain, le glissement d'une chaussure.

Mario heureux se levait de bon matin sans s'empêtrer dans un fouillis de notes égarées, clignant de l'oeil aux sommets enneigés où déjà rosissait le soleil et commençait de jouer.

Derrière lui, en sourdine, malgré lui, contre lui, le temps passait. Et passaient aussi tous ceux qui avaient voulu à tout prix le classer, le comparer, le faire "travailler" dans les règles de leur "travail" à eux. Tous ces inconscients

avaient occupé leur vie à courir après le temps perdu.

Mario finissait une page, se saisissait d'un autre cahier puis dédaignant le tout jouait de lui-même. Il avait maintenant toutes les mémoires, toutes les lumières, au point que fermer les yeux l'aveuglait, tant il se trouvait tapis dans l'ombre des paupières de mondes éclatants décidés à revivre.

Mario a joué pendant des siècles.

Un jour il est mort dans plus de façons que n'importe qui. Il n'est pas mort dans un accord final tempétueux mais dans le cours d'une improvisation insinifiante.

Les voisins l'ont trouvé affalé sur le clavier, alors que sur son front palpitait encore une grosse veine violacée. Ses yeux attendris fixaient le mur où les voisins ne surent pas lire la cavalerie fantasque du printemps.

Et Dario dit: "De Mario je ne suis qu'un disciple anonyme et je sais que le corps agrippé au piano n'était que l'apparence laborieuse de Mario, mais son oeuvre continue, pour rien, pour le vide..."

Dario prend la relève de Mario. Après viendront Lario et Vario. Un jour peut-être vous-même suivrez leur voie, pour que jamais plus le temps ne pousse l'homme hors de lui-même.

Sur la lande rousse que le vent d'autonne balaie, le cormoran pétrit l'air gonflé de bruyères passées.

Dans la montagne ocre d'avant l'hiver, flancs en l'air, les champignons pourrissent sans que les vers s'y mettent.

lle...nouvelle...nouvelle...nouvelle...nouvelle...nouvelle...nouvelle...nouvelle...nou

GLACIS

"Circulez, circulez...!"

La police de la ville venait d'évacuer la Place d'Armes. Les petits attroupements, de deux ou trois personnes au plus, s'étaient aussitôt dispersés. Il y a encore quelques minutes ils formaient, disséminés sur le parterre de la place, plusieurs inflorescences d'où s'échappait un bourdonnement. "Que disaient-ils?" Maintenant elle se le demandait. Pourquoi n'avait-elle pas osé appeler quelqu'un quand ils étaient encore là? Elisa regarde le centre-vidé de la cité. Un instant encore, de la position qu'elle occupe, un sourd chuchotement montait entre les façades nues. Tout à coup, l'esplanade déserte s'emplit d'un martellement. Elle vit, ligne après ligne, rangée après rangée s'aligner 1000, 5000, 10 000 soldats en armes; 10 000, oui, la superficie de la place avait été jadis déterminée par le nombre de combattants que la caserne de la cité contenait.

"Est-ce de nouveau la guerre? L'ennemi est-il aux portes de la ville?" A travers le flux rouge qui inondait les yeux, elle crut reconnaître quelques amis. "Que font-ils sous cet uniforme?" se demanda-t-elle. De mémoire de femme, la ville était en état de siège permanent. Aussi loin que remontaient les souvenirs des anciennes, la cité avait été entourée de murailles, de remparts aux fosses profondes, de tours de guêt. La population n'avait jamais connu d'autre vie que celle organisée à l'intérieur des murs de la citadelle.

Dans celle-ci, encerclée depuis l'origine, le temps siégeait comme dans l'attente hypothétique d'une guerre. "Mais qu'a-t-on à défendre?" pense Elisa. Ville née du désir du Prince de connaître l'étendue de son corps jusqu'aux confins du royaume, de loger son armée le long des frontières qu'au matin il venait de rêver. Depuis ce temps là, et beaucoup ne savaient plus de quel temps il s'agissait, la citadelle s'était réveillée à l'aurore au son du clairon. La vie s'écoulait dans l'irréremédiable répétition des gestes militaires. La frontière est-elle toujours sur cette chaîne de montagne que l'on aperçoit du haut des murailles? Nul ne le sait.

"Oui , ce sont bien, Martine, Sophie, Clara, mais aussi Marie, Christine. Que font elles?" Elisa secoue vainement sa tête comme pour chasser cette vision. Au quatrième rang en partant de la droite, elles sont toutes là, en uniforme.

"Garde à vous!"

La durée de l'histoire de la cité avait été consumée par elle-même, assurée par la dureté des murailles. Racines profondément ancrées sur le roc. Pour la première fois depuis son enfance Elisa essaya de se représenter l'architecture de la citadelle... Jusqu'ici elle avait su qu'elle était entourée de murs, gardée par des tours. Des glaci montaient lentement au pied des murailles. Mais non, jamais elle n'avait cherché à en savoir plus. En fait, les fortifications, depuis longtemps, d'immenses brèches béantes sur l'étendue, les avaient rendues caduques. Mais l'habitude de la mitoyenneté, de la surveillance réciproque, de la citoyenneté, de la permanence de l'état de siège avaient fait oublier à la population le travail du temps.

"Présentez armes!" Claquement de 20 000 bottes. Dans sa tête un martellement sourd, régulier, un, deux -une lointaine musique disco- un, deux...

"Comment ai-je pu vivre 23 ans côte à côte avec chacun, soigneusement s'occupant de ses propres affaires? Comment ai-je pu rester si longtemps seule dans cet emmêlement complexe de relations, où nous sommes une multitude finie de points individuels, fixés sur un roc, autour desquels tourne la vie?"

Elisa se souvient de son enfance, du jouet que fut la cité: "je l'ai parcouru en tous sens jusqu'aux limites des murailles. Elle m'a semblé immense d'abord, gigantesque demeure où jour après jour je découvrais de nouveaux espaces, des encoignures, des escaliers oubliés. Aujourd'hui il me semble qu'elle a terriblement rétréci. La muraille ceinture, ne laissant aucun recul. Personne n'échappe à personne et si les murailles sont opaques, les murs des mitoyennetés sont de verre. Mais cette transparence n'est qu'apparence, nul n'ose dire la vérité, ni sur soi-même, ni sur les autres, ni sur la cité. Limpidité de la délation de comportement, oui, c'est cela. Voyeurs de chacun de nos gestes, de nos dires. Oui, vous êtes tous les soldats de l'uniformité! Plus on en dit sur soi-même, plus ils cherchent ce qu'on cache encore, ce qu'on ne veut pas leur dire. Tous les efforts pour amener à une limpidité des rapports sont interprétés comme une vérité dont il faut à plus forte raison douter. Qui sont-ils ceux-là qui jouent avec nous même? Des coupables à tout cela, à quoi bon en chercher. Ils sont partout, comme si chaque pierre, chaque rempart, chaque encoignure les recèlaient, jusqu'à ces escaliers reliant les différents degrés de la cité, aux marches savamment calculées, qui comptent les pas, qui obligent les pas.

Je me rappelle, ma Grand Mère me racontait les batailles, les faits d'armes qui avaient marqué il y a bien longtemps l'histoire de la région, avant que les tentacules du corps du Prince ne remontent jusqu'au plus profond de la montagne. Un peuple libre vivait dans cette rude contrée. Mais ces récits que voulaient-ils prouver? Que nous n'avons plus la force, que l'histoire n'est que fable?

Par bandes nous partions à la recherche des coins, redoutes, nous montions à l'assaut des chemins de ronde et par les minces embrasures nous cherchions à connaître l'extérieur. Dans une ancienne caserne désertée, nous allions à quelques uns, franchissant comme des espions l'enceinte interdite.

On imaginait des bruits et on courait dans les encoignures obscures, haletants, serrés les uns contre les autres. Il y avait toujours un craquement qui prolongeait d'autant notre position. C'était un instant d'intime communion. Le danger écarté on s'éti-rait de la cachette. C'était alors une libération complète: la peur et la cité étaient oubliées. Nous cherchions dans les gravas, des clous, des morceaux de plâtre et comme pour venger la peur, nous lacérions de graffiti les murs des salles voutées. Des soldats en garnison avaient déjà témoigné de leur passage avant d'engager d'hypothétiques combats derrière les montagnes. Ils avaient ce besoin irrésistible de graver sur la pierre la preuve de leur existence, comme si demain devait être la fosse commune. Toutes nos pulsions refoulées mutilaient ces murs une fois de plus. Tous nos exploits étaient ainsi répertoriés. Nous aussi nous entrions dans l'histoire de ces murs. On existait.

La ville que j'ai connue, avec laquelle j'ai joué pendant toute mon enfance s'évanouit." Un brouillard lui brouille de plus en plus sa lucidité. "Ma ville est une prison. Il y a un dedans et un dehors, les remparts ne servent en rien contre l'étranger. L'ennemi c'est nous-même et ils sont là pour intimider la force et l'ordre. J'ai voulu échapper hors de cet espace clos par lequel ils assurent ma soumission. Une guerre s'était déclarée en moi même. La permanence de l'état de siège, la force de l'habitude, voilà les ennemis. J'ai appris à me méfier des femmes, à ruser avec la violence, à me rebeller contre les forces des pierres et des lois. Etais-je femme d'ici? Non celles d'ici engendrent la mort. Dans d'autres pays elles donnent la vie, ici elles la reprennent, la gardent jalousement pour elles-mêmes. Ce pays n'était pas fait pour moi. Non que j'aie voulu changer de vie, mais seulement en connaître les limites, parfois repousser jusqu'à l'extrême des frontières de la cité, aller dehors, retourner, descendre au plus profond des entrailles de la ville, inventorier les possibles. J'ai bénéficié d'une grande solitude, même encore aujourd'hui au milieu de ces 10 000 uniformes. Je suis contente enfin de quitter après 23 ans de réclusion cet atoll." Sa tête devenaient de plus en plus lourde. Son corps lentement se diluait... Un, deux... Un, deux... Merde à Vauban! Un, deux et "c'est un corbillard tout noir étroit et vieux qui me sortira d'ici un soir et ce sera mieux."

territoire à prendre

Intéressant à plus d'un titre, ce numéro 6 de Territoire à Prendre, avec au sommaire "La fin d'une M.J.C., Bort-les-Orgues", la lutte contre les fermetures de lignes de chemin de fer (à la place on construit des routes touristiques!), une fiche technique sur les Groupements fonciers agricoles, des nouvelles radio-actives en provenance de l'Aveyron, avec le point sur les permis de recherche d'uranium et les permis d'exploitation, et beaucoup d'autres sujets.

Territoire à Prendre, BP 14, 31170 Tournefeuille.

Abonnement: 4 numéros pour 25F, chèque à l'ordre de C. Béringuier, CCP 363312 W Toulouse.

auto-construction

Le Groupe d'Action et d'Etude Régional des Alpes de Haute Provence (GAER 04) reçoit le Groupe des Ressources en Auto-Construction et Ecologie de la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal. Deux journées d'études sont prévues, le 24 Mai, à Château-Arnoux, sur le thème de l'"auto-construction, l'énergie et l'habitat". Le thème de la journée du 25 est l'auto-construction à la ferme. L'auto-construction n'est pas le bricolage, c'était le mode de construction de nos ancêtres, celui qui a donné un caractère à chacune de nos régions, avec une technique et des matériaux appropriés à son environnement.

Tous renseignements complémentaires, au G.A.E.R. 04, 3 rue Font-Neuve 04190 Les Mées.

Institut d'Etudes Occitanes

L'I.E.O. des Alpes et de Haute Provence reprend à son compte l'essentiel des revendications de l'I.E.O. national. A savoir notamment:

1. La reconnaissance de toutes les langues de France comme Langues Nationales éléments du patrimoine national.

2. Dans le domaine de l'enseignement: -l'Occitan doit être présent de la Maternelle à l'Université, dans tous les types d'enseignement. Il doit trouver sa place dans tous les examens et concours scolaires et administratifs;

-pour cela l'Etat doit assurer la formation des maîtres(ses) et la création de postes.

3. Dans le domaine des media: -permettre aux langues de France d'accéder aux moyens de communication de masse et donc à la télévision et à la radio.

-l'Institut d'Etudes Occitanes mène actuellement une campagne afin d'obtenir des émissions régulières en Occitan à la télévision. Il s'agit d'informations en Occitan tous les jours pendant les actualités régionales, d'une émission d'une heure par semaine, en Occitan, sur l'actualité, d'une émission culturelle d'une heure par semaine, après le repas du soir avec chansons, poésie, théâtre, débats, causeries, etc.

-d'autre part l'Occitan doit être présent à la radio pour les informations des régions occitanes, émissions culturelles, de variétés, débats, jeux, etc.

I.E.O. des Alpes et de Haute Provence
Annie PAYAN, Ecole publique de Bellafaire, 04250 La Motte du Caire

SOMMAIRE

Histoire de Toit, texte du
film.....p 6

Cormoran acide, nouvelle,...p 15

Glacis, nouvelle,.....p 19

Voisinage,.....p 22

Dessins d'Amalia DOMERGUE

TRANSHUMANCES Revue publiée
par l'association du même nom.

Adresse: Le Rosier Val-des-Prés
05100 Briançon.

Directeur de la publication:
René Siestrunck

Dépôt légal: 2ème Trim. 1981
ISSN 0182-3108

Imprimerie: Briançon-Demain,
33 bis rue J. Silvestre,
05100 Briançon.

Abonnements:

- 4 numéros, 20 francs

- soutien, 50 francs

CCP: 247 38 D Marseille.

TRANSHUMANCES 12

